

# INFORMATIONS STALAG V.B

DE L'AMICALE "LES CAPTIFS DE LA FORET NOIRE"

68 RUE DE LA CHAUSSEE D'ANTIN  
PARIS 9<sup>e</sup> - TEL. TRI. 78-44, 78-45

C.C.P. : Paris 4.841-48

Directeur : G. PIFFAULT  
Rédacteur en chef : R. JEANNIOT

Numéro 5 - Mai 1946  
BIMESTRIEL

Secrétaires : H. FISSON  
J. DEBROIS



**RÉUNION MENSUELLE**  
le dernier JEUDI  
de chaque mois  
de 18 à 20 heures

Prochaines Réunions :  
Le 25 Avril - Le 27 Juin

Pas de réunion en mai, le  
dernier jeudi du mois tombant  
le jour de l'Ascension.

## La Voix des Prisonniers ne se fait pas assez entendre

J'ai parcouru pour la première fois les colonnes de notre « Captif de la Forêt Noire » et il m'est agréable de dire que cela m'a permis d'évoquer la bonne camaraderie de nos journées de misère.

Nous nous trouvons depuis plus de six mois dispersés, par le retour au foyer, dans les quatre coins de la France, et beaucoup d'entre nous, préoccupés, soit par leur profession, soit par leur famille, soit par tous les ennuis inhérents à la vie actuelle, ont oublié en partie notre vie en commun et les promesses faites entre camarades, au moment de l'ultime séparation...

La voix des prisonniers ne se fait pas souvent entendre. Sans doute que, contrairement à nos parlementaires, les actes vaudraient mieux que des paroles plus ou moins convaincantes, mais effectivement notre passivité a surpris et surprend encore la masse des Français. Que de fois ai-je entendu dire : « Vous, les ex-prisonniers, que faites-vous pour que cela aille mieux en France? Nous avions tant compté sur votre retour, tant espéré en lui pour refaire cette France désaxée, désorganisée, ruinée, pour « refaire » le moral d'une quantité de mauvais patriotes qui placent l'amour de l'argent gagné par combines avant l'amour de leur pays et de leurs semblables ».

Nous représentons, en effet, pour ceux qui attendaient fidèlement notre retour, l'élite des Français, par notre jeunesse, notre culture, notre force, qualités renforcées par l'expérience acquise dans les dures leçons de la captivité et de la vie en commun.

Où est cette élite?... Il nous a fallu évidemment nous réadapter tout d'abord à la vie libre, nous soigner, chercher une situation ou la parfaire, mais depuis ?...

Songez que nombre d'entre nous sont chômeurs, d'autres malades, d'autres sont l'objet d'injustices. N'y a-t-il pas des ex-prisonniers qui, proposés en mai-juin 1940, par suite d'actions d'éclat, pour la nomination à un grade supérieur à celui qu'ils détenaient ou pour l'attribution d'une citation à l'ordre de la Division avec la Croix de guerre, se voient actuellement refuser ces distinctions, celles-ci ne pouvant plus, paraît-il, être prises en considération ?

Est-ce leur faute si les graves événements de juin 1940 ont empêché la ratification officielle des propositions dont ils étaient l'objet ?

Allons, camarades, redressons la tête ! Faisons rendre justice, faisons secourir les plus nécessiteux ! Il ne faut, en aucun cas, que l'air de la captivité nous fasse croire que nous avons démerité de la Patrie.

Paul MORLIERE.

### VENEZ CHERCHER VOS CARTES D'ADHERENTS

Les cartes d'adhérents ont été adressées à tous nos camarades de province. Nous prions ceux qui ne l'auraient pas reçue de nous aviser.

Les camarades de Paris et de la Seine sont priés de retirer leurs cartes au bureau de l'Amicale. S'ils désirent qu'elles leur soient adressées à domicile, qu'ils en fassent la demande en joignant un timbre pour l'envoi.

## Il y a un an, nous étions libérés

Il y a un an, dans la nuit du 20 au 21 avril, les premiers chars français entraient à Villingen. Les prisonniers français du Stalag V B, après cinq ans de captivité, retrouvaient la liberté.

C'était un jour comme tous les autres jours, le temps était magnifique, les aeries qui, d'ordinaire, se succédaient sans interruption de 7 heures du matin à la tombée de la nuit, avaient diminué.

Les dernières nouvelles nous apprenaient que les troupes françaises avançaient à marche forcée vers le sud.

Lorsque, soudain, vers 16 heures, la nouvelle parvint que des éléments avancés étaient à Triberg. Dans toute la ville ce fut une ruée, les civils allaient et venaient comme des fourmis avant l'orage tandis que des camions militaires sillonnaient les rues à vive allure.

Déjà, des environs de l'hôpital, on entendait le crachement des mitrailleuses.

A la tombée de la nuit des groupes compacts se pressaient aux abords des casernes où des distributions massives de vivres étaient faites.

Et, vers les 22 heures, les chars français, dans un ronronnement inoubliable, fonçaient en direction du « Theater am Ring »... nous apportant la liberté.

C'était le jour anniversaire du monstre Adolf Hitler.

Ce fut le plus beau jour de la vie de quelques milliers de Gefangenen qui attendaient depuis cinq ans ce moment.

Un an a passé. Nous sommes rentrés, nous avons retrouvé nos familles, nos amis, nos habitudes. Nous avons repris notre travail, nos occupations, et déjà la captivité n'est plus qu'un lointain souvenir, tant il est vrai qu'on oublie vite les mauvais moments.

Un an a passé et, pour si heureux que nous soyons, jamais nous ne vivrons un aussi beau jour que le 20 avril 1945.

R.J.

## Remerciements

Nous apprenons que les marks de camp qui avaient été déposés lors de notre passage à la frontière ne seront pas remboursés.

Merci quand même à M. le Ministre des Finances !

## TRANSITION

Par Georges GALTIER

Longtemps « ceux de l'hôpital », comme nous disions, se souviendront de cette soirée du 15 avril 1945 où, pour la dernière fois, le Wald Orchestre se trouva réuni au grand complet. Jamais, je pense, un concert ne fut réussi comme celui-là, Marius Gènois en assurait la direction depuis le départ de André Focheux et ce fut pour nous un véritable Gala, avec un grand G, et cela se conçoit.

Au cours du spectacle présenté par notre ami « Bajus », alias Daubigny, qui, d'ailleurs, passa en « chansonnier », l'abbé René Petit, notre sympathique homme de confiance, nous fit son dernier sermon, si je puis dire, mais avec un optimisme non dissimulé et toujours imprégné de cette franchise que nous aimons tous en lui.

Maurice Godard, bien que du « camp », prêta son « gracieux » concours et, comme toujours, fit la joie de l'assistance composée des anciens prisonniers que nous étions et des quelques « futurs », parlant un peu français, venus se distraire afin d'oublier... l'avenir !

La place me manque ici pour pouvoir vous donner le détail du programme, on y relève néanmoins un numéro intitulé « Quatuor Swing Waldhotel » qui eut un gros succès ; une opérette, « Le pays du Sourire », ouvrait la seconde partie, suivie d'un classique du jazz « Black and Tan Fantasy », de Duke Ellington, également apprécié des « connaisseurs ».

Le final, à lui seul, rallia de très nombreux suffrages, il s'agissait de l'ouverture de « Guillaume Tell », dont tous les mélomanes connaissent l'ingrate difficulté.

Il va sans dire que pour tous ces concerts chacun apportait et ramportait son siège, ce qui constitue, pour nous « civils réadaptés », un souvenir pittoresque. L'aménagement de la salle (en l'occurrence le grand hall de la « Médecine ») était l'œuvre de nombreuses bonnes volontés qui, à la fin, avaient acquis une rapidité surprenante pour amener et installer les tables devant constituer l'estrade de l'orchestre qui se trouvait par la suite sous les feux des « sunlights » improvisés par les camarades férus de bricolage électrique et, ma foi, nous trouvions tout cela merveilleux ! Quel plaisir chacun avait à participer ou à venir en auditeur à ces petites soirées qui mintinrent notre moral au beau fixe, ou à peu près, durant si longtemps !

Comment ne pas établir un rapprochement entre ce dernier spectacle musical exécuté par des prisonniers pour leurs camarades et

celui qui eut lieu le 17 février 1946, avec bon nombre de mêmes éléments qui, cette fois, jouaient pour eux, soit, mais aussi devant leurs familles venues goûter quelques heures l'ambiance d'une soirée de variétés « made in Germany ».

Et puis, il y a aussi le plaisir de se revoir à Paris, et cela n'est pas la moindre satisfaction que nous éprouvons durant ces petites réunions amicales.

A ce sujet, je ne voudrais pas terminer sans formuler le vœu que notre camarade Perron, qui eut l'initiative d'organiser ce spectacle, nous donne bientôt l'occasion de nous revoir à nouveau dans un cadre similaire et si intensément sympathique.

Je suis sûr que ce sera bientôt, merci d'avance.

## SOMMAIRE

Vous lirez dans ce numéro un récit d'évasion de

A.-P. NOUAILLE

et un conte de

Roger JEANNIOT

ainsi que

« La liqueur Papillon »

drame en 4 tableaux et un épilogue de

H. PERRON

et

« De 1940 à 1943

la Waldkaserne était un important centre de résistance française »

de

H. BLIN

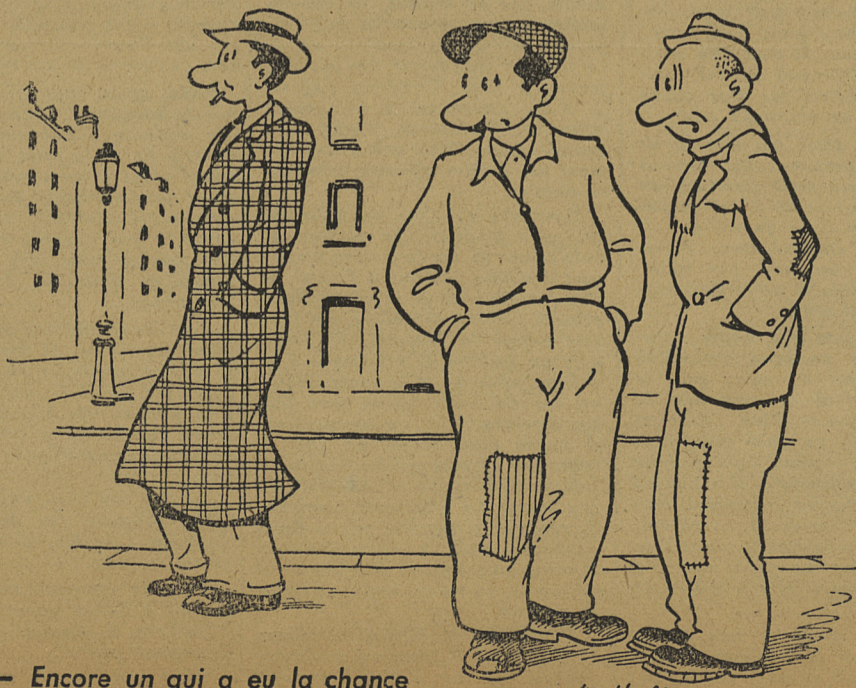
## Au Sacré-Cœur

Les Stalags V A et V B feront célébrer, le dimanche 5 mai 1946, à 9 h. 30, au Sacré-Cœur de Montmartre, une messe à l'occasion de l'anniversaire de la libération et pour la mémoire des morts des deux stalags.

La nef du Sacré-Cœur nous sera réservée. Retenez bien cette date et venez très nombreux.

Dans notre prochain numéro, vous pourrez lire le début de notre feuilleton, un Roman Policier : « LE MYSTÈRE DU FOUR A CHAUX » de Roger JEANNIOT.

## LES BIEN-NIPPÉS



— Encore un qui a eu la chance d'être prisonnier !

## AVIS à tous nos lecteurs

Nous n'avons pas les adresses de tous nos camarades du Stalag V B.

Vous êtes sûrement resté en relations avec d'anciens prisonniers. Faites-nous savoir leurs adresses. Faites leur lire notre journal. Merci.

## Notre Maison

Nos camarades parisiens et un grand nombre de ceux de province ont eu l'occasion de venir au 68, Chaussée d'Antin, ils connaissent l'Amicale, mais beaucoup ignorent la marche de la Maison. L'ensemble des amicales de stalags, d'oflags, front stalag forment l'Union des Amicales de Camp. Dès la libération chaque Wehrkreiss élisait un délégué de l'Union, le Comité national de l'Union était composé de ces camarades chargés de l'administration. Depuis février dernier, au cours de l'assemblée générale des délégués d'amicales, un conseil d'administration de 12 membres a été élu, qui assure la marche de l'Union.

Les 27 et 28 avril doit se tenir une assemblée générale qui devra prendre de très importantes décisions pour l'avenir de nos amicales. Il existe dans certaines provinces des amicales régionales de camp. La plupart pensent avec juste raison que les temps sont révolus du travail en ordre dispersé et elles souhaitent nous rejoindre afin de créer un mouvement cohérent capable de défendre les droits de nos camarades et d'assurer l'application de « l'esprit prisonniers ». Les Amicales nationales sont disposées à travailler en commun avec les Amicales régionales et elles espèrent qu'abstraction sera faite des idées de clocher et que l'ensemble des camarades voulant faire de leurs Amicales nationales la base de notre maison, elles seules peuvent coordonner les effets et permettre la liaison entre les camarades d'un même kommando et d'un même camp, quelle que soit leur région.

L'Amicale nationale doit être, comme au camp, la réunion de l'ensemble des kommandos. Nous avons au V B des sections de différents kommandos, comme Ulm et Tailfingen, qui, périodiquement, se réunissent et permettent à ces camarades de se rencontrer et, tout comme là-bas, de s'aider mutuellement.

Il ne faut pas que les décisions qui seront prises viennent contrarier nos efforts, mais au contraire elles doivent se conjuguer et s'unifier, c'est cet esprit que nos camarades délégués à l'Assemblée générale défendront.

J. LANGEVIN.

# La Troupe du V B à Juilly

Pour l'organisation de sa fête annuelle, la Section locale des Prisonniers de Guerre de Juilly, sur l'initiative de notre camarade André Guéret, avait fait appel à la commission des fêtes du Stalag V B. Le dimanche 10 mars 1946, la commission des fêtes avait donc délégué à Juilly Jean Debrois, Henri Fisson, Henri Daubigny, Armand Desseigne, Georges Galtier, Maurice Godard, Marceau Grignon, René Marquet, Henri Perron et Marc Potalier. La réception de nos amis par la Section de Juilly fut parfaite.

Après un repas qui mit de suite nos artistes dans l'ambiance, la séance « comme au camp » se déroula devant une salle archi-comble. Notre ami Galtier, au piano, joua un pot-pourri de tous les airs créés au Stalag. Perron, après une courte allocution, annonça les artistes. Ce fut Fisson qui eut le redoutable honneur de créer l'atmosphère. Il y réussit pleinement et ses chansons mimées avec talent mirent la salle en joie. C'est un véritable régal d'entendre Jean Debrois. Son numéro de chansonnier, uniquement composé d'œuvres créées au Stalag, obtint un véritable succès auprès du public. Mais, avec Maurice Godard, ce fut du délire. Et la formidable ovation qui le salua à la fin de son numéro vint confirmer ce que nous pensions tous que Godard a sa place parmi les grands comiques français. Avec Saint-Marc, c'est la danse acrobatique qui occupa le plateau. Son style est d'une pureté classique et certains de ses acrobaties sont vraiment de

grande classe. Pour terminer la 1<sup>re</sup> partie du programme, voici les clowns musicaux Marko et Markl. Avec eux tout le monde est satisfait, grands et petits. C'est avec joie que nous suivons l'ascension de ces deux artistes si sympathiques qui, à chaque sortie, font montre d'un talent de plus en plus sûr. Une pièce joyeusement interprétée par Desseigne, Daubigny, Godard, Debrois et Perron termina le spectacle.

« Du rire, de la gaieté », annonçaient les affiches. Le public ne fut pas déçu et les applaudissements enthousiastes qui saluèrent la fin de la représentation récompensèrent de leurs efforts artistes et organisateurs.

Quelques mots encore pour remercier l'Association locale des Prisonniers de Guerre de Juilly pour sa réception si cordiale et pour son don de mille francs aux œuvres de notre Amicale.

H. P.

## Prisonnier, mon frère!

Prisonnier mon frère, bavardons encore une fois tous les deux. Tu es chez toi, il y a un an tu rêvais à ce bonheur. A présent c'est une réalité. Mais si tu regardes autour de toi, en dehors du cercle de ta famille, tu vois que beaucoup de choses ne « tournent pas rond » et tu t'en demandes les raisons. Si tu le veux jetons un coup d'œil sur la pétardière et examinons ensemble ce qui

Tout d'abord tu manques de beaucoup de choses élémentaires au point de vue nourriture et, en lisant ton journal, tu vois que, dans le Nord, on a été obligé de détruire un stock important de boîtes de lait condensé, qu'à Bordeaux et à Marseille on a jeté à la mer des conserves et des produits coloniaux avariés, qu'ailleurs on s'est aperçu que les rats avaient détruit des réserves de denrées. Toutes ces choses précieuses sont perdues sans rémission, faute d'avoir été distribuées aux consommateurs en temps utile par les « services compétents ». Pourquoi?

L'Etat ne peut plus équilibrer son budget et l'on a envoyé depuis des mois des missions d'achats en Amérique du Nord et du Sud, et même en Autriche, qui ont dépensé des sommes formidables à acheter les choses les plus invraisemblables, tels ces fameux chapeaux tyroliens. Pourquoi?

Les docteurs, les commerçants, les coopératives, les entreprises manquent de voitures, d'essence et de pneus. Mais dans la rue tu croises sans arrêt des voitures d'officiers qui seraient souvent bien en peine de justifier leurs déplacements, ou de jeunes zazous qui paradent dans des voitures ultrachic. Pourquoi?

Pourquoi, à partir d'un certain grade, les officiers ne peuvent-ils se faire véhiculer sans avoir à leur côté leur femme ou leur petite amie (quelquefois en uniforme, pour les besoins de la cause), le tout aux frais de la princesse bien entendu. Pourquoi?

Pendant l'occupation, beaucoup ont édifié des fortunes scandaleuses, grâce aux boches, d'autres se sont compromis dans des affaires louches, des artistes ont touché des cachets somptueux, des directeurs de cabarets ou de boîtes de nuit ont gagné des millions. Maintenant, il est prouvé par A + B que ces mêmes gens étaient des « résistants » à toute épreuve. Qui l'eût cru? Ce titre de résistant a été bien galvaudé il me semble. Pourquoi ces mêmes gens plastrent-ils, à l'heure actuelle, alors qu'ils devraient se balancer au bout d'une potence. Pourquoi?

Sachant qu'un colonel commande un régiment, ce qui représente un nombre imposant d'hommes et de sous-officiers, pourquoi y a-t-il, à Baden-Baden, 800 colonels (chiffres officiels). Qu'y font-ils? Pourquoi? Voilà maintenant un tas de questions qui te chiffonnent et auxquelles tu ne peux pas répondre... Moi non plus du reste.

Jean DEBROIS.

# SUS AUX CRIMINELS DE GUERRE!

## LA RÉUNION MENSUELLE

### L'HEURE DE PAYER A SONNÉ!

La réunion mensuelle des anciens prisonniers du Stalag V B s'est tenue le jeudi 28 mars, de 18 à 20 heures, à la Salle des Ingénieurs Civils, 19, rue Blanche.

Nous vous invitons tous à venir nombreux à ces réunions qui ont lieu tous les derniers jeudis du mois. C'est une bonne occasion pour se revoir et aller boire un pot au bistrot du coin en rappelant ces vieux souvenirs qui, pendant cinq ans, ont scellé une solide amitié.

Le lieutenant Marc Robert, qui vient d'être chargé depuis le 15 avril 1946 de mener l'instruction contre les criminels de guerre nazis, en zone française, ancien prisonnier lui-même, était venu à cette réunion et, en quelques mots, nous a expliqué que de trop nombreux Allemands qui avaient été capturés, lors de la débâcle des soldats du fuhrer, avaient dû être relâchés faute de preuves contre eux.

Les prisonniers de guerre français, qui ont souffert derrière les barbelés pendant cinq ans, doivent donner les noms, adresses et tous renseignements possibles concernant ceux qui, non contents d'appliquer un règlement déjà dur en lui-même, se sont ingéniés à nous

brutaliser, à exercer des sévices contre nous, voire même assassiner des camarades.

Au Stalag V B nous avons la chance de pouvoir faire rendre justice, et ce devant un tribunal légalement constitué grâce au lieutenant Marc Robert qui s'est mis si gentiment à notre disposition. A tous ceux qui ont doublé notre souffrance morale d'une souffrance physique.

Il faut que vous nous signaliez des faits précis; si vous pouvez nous donner la date et tous les renseignements possibles sur les sévices de toute sorte que vous ont fait subir des Allemands, écrivez-nous à l'Amicale du Stalag V B, 68, Chaussée d'Antin, Paris (9<sup>e</sup>).

Nous ferons le nécessaire et vous serez convoqués pour déposer devant des personnes assermentées et le dossier sera transmis au tribunal chargé de juger les criminels de guerre allemands.

Ceci s'applique également à certains Français collaborateurs que vous avez pu connaître, notamment parmi le flot qui nous arriva de France après que les Alliés eurent débarqué.

Indiquez si possible, également, les noms et adresses des témoins, en donnant des faits précis sur les événements auxquels vous avez pu assister.

Vous pourrez lire, d'autre part, dans ce journal, que le capitaine Goetz a été arrêté, ainsi que le docteur Teufel.

Donnez-nous des faits précis contre eux afin de constituer un dossier et de juger comme ils le méritent ces criminels de guerre.

R. J.

## RECHERCHE DES CRIMINELS DE GUERRE

Le Service de Recherche des Criminels de Guerre ennemis demande aux Amicales de bien vouloir établir des dossiers de la contenance suivante :

- Identité du criminel de guerre (grade, adresse civile, fonction, etc.).
- Identité de la victime.
- Date et lieu du crime.
- Nature du crime.
- Nom et adresse des témoins.
- Numéro du camp et du kommando.

Il est bien évident que seuls les dossiers concernant des crimes caractérisés ou des sévices à suites graves doivent être transmis.

LES DOSSIERS SERONT CENTRALISÉS PAR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL qui les transmettra.

## Petites Nouvelles de Villingen

Notre camarade Weil, ancien mécanicien dentiste au Waldhotel, nous envoie une lettre datée du 12 mars de laquelle nous extrayons les passages suivants :

Il y a un mois j'ai passé huit jours à Villingen, d'ailleurs je serais obligé d'y retourner le mois prochain.

Le camp existe toujours. Il est occupé par des prisonniers politiques civils.

Le Waldhotel sert de logement à des familles polonaises.

GOETZ EST RETROUVE.

L'Hauptmann Goetz — dont nous demandons des nouvelles dans notre dernier numéro — est en prison à Montigny-les-Metz.

Le Stabsarzt Teufel, ainsi que le Feldwebel Eiber, tous deux condamnés, sont en prison à Constance et vont être jugés prochainement.

Les dentistes Federer et Schmidt sont rentrés après quelques semaines de captivité.

Quant au docteur Peters, libre maintenant, il est très bien vu par les autorités françaises.

## Nouvelles Brèves

Borgne de l'œil droit, cherche borgne de l'œil gauche pour acheter une paire de lunettes.

Je cherche quelqu'un pouvant me procurer 100.000 francs pour payer les impôts d'un de mes amis dans le besoin. Ecrire au journal, W.C. Q.Q. 22.

Bandit cherche autre bandit pour faire un coup de main. Ecrire à Blin qui transmettra.

Marchand sans marchandise cherche emploi au ministère du Ravitaillement. Ecrire à L.C.B.N. qui transmettra.

## De l'Idéal... à la Réalité

par H. FISSON

Dix mois se sont écoulés depuis que, le cœur et les yeux gonflés de grands espoirs, nous quittions notre geôle. Dix mois ont passé comme des flèches au cours desquels nous avons tenté vainement, pour la plupart, de réaliser ce qui se passait autour de nous, dans quelque domaine que ce soit. Il faut se l'avouer bien franchement, ces dix mois ne nous ont pas suffi. Et ceci pour deux raisons.

La première est banale, affreuse même. C'est la conséquence absurde d'une absence de cinq années. Cinq années épouvantables pour les Français demeurés en France, cinq années épouvantables aussi pour nous si l'on jette un regard sur ce qui fut notre jeunesse.

Mais, cinq années pendant lesquelles le calendrier que nous effeuillions était écrit en langue étrangère, en langue ennemie, ce

qui est pis encore. Parce qu'il s'est passé tellement de choses que nous n'avons pas rêvées, nous ne pouvons les imaginer, bien qu'on tente à droite et à gauche de nous les faire entrevoir. Parce que quiconque qui, comme nous, a quitté la France en 1940 pour y revenir en 1945, sans en avoir connu que ce qu'on voulait bien lui faire connaître, ne la reconnaît plus la France. (Suite page 3.)

# L'ÉVASION MANQUÉE D'ALDEBERT JAMBANLIN

K. G. 77.340

Récit d'Évasion de Albert-Pierre NOUAÏLE

ALDEBERT JAMBANLIN n'avait jamais été ce que l'on peut appeler un « vernis ». Doté par la nature d'un physique ne rappelant que de fort loin celui d'un jeune premier, et par ses parents d'un prénom pénible à porter, il gravissait l'existence sans omettre aucun des avatars qu'elle comporte.

Pendant les trente-deux années qu'il avait déjà passées sur terre, il avait collectionné plus de malheurs que n'en utilisent trois générations d'hommes raisonnables, si elles les attrapent à bon escient.

Vidangeur de son état, Aldebert avait donc connu de nombreuses vicissitudes dont la moindre n'est pas d'avoir été fait aux pattes par un motocycliste allemand égaré du côté de Mehun-sur-Yèvre, en juin 40, où, depuis neuf mois, il poursuivait une interminable partie de belotte.

Les mois, les années, depuis ce fait mémorable, avaient passé et, ce jour-là, allongé sur la paillasse qu'il occupait au troisième étage d'un pucier, dans le réduit où gîtait le kommando, Aldebert réfléchissait.

Son travail à l'usine n'avait rien de réjouissant. Utilisant ses compétences, les Chleus l'avaient mis au nettoyage des lieux discrets, dont les murs, entre parenthèses et depuis l'arrivée des Français, portaient des inscriptions à faire rougir un Astéque. Cela faisait d'ailleurs le désespoir de Jambanlin car, chaque soir, au moment où, posant la balayette et le bâton, insigne de son grade (le tout à l'égoût n'existait pas à l'usine), il s'apprêtait à s'en aller, son Meister faisait irruption et lui suggérait fermement à nettoyer la muraille. Au début, plein de conscience professionnelle, Aldebert s'y était employé. Mais depuis il avait acquis une maturité d'esprit qui lui faisait voir la question sous un autre angle, et au Chleu qui venait constater que la peinture murale disparaissait de plus en plus sous des graffitis que la décence nous interdit de reproduire, le K.G. susurrerait un mot que Cam-

bronne a été l'un des rares à prononcer devant un public étendu.

Donc, Aldebert réfléchissait. Son front plissé abritait une pensée profonde, pas une de ses pensées que des jeunes gens écerclés voient éclore sous leur crâne, une de ces pensées sans suite. Non! La pensée du K.G. 77340 (c'était le numéro attribué à Jambanlin par l'administration allemande méthodique et sans humour) était quelque chose de puissant, de raisonné, de fort. Aldebert voulait s'évader et, ce soir, il tentait le grand coup.

Depuis des jours ça le hantait. Tonton la Mitrailleuse (Prosper Mironton, atteint d'un défaut de prononciation qui le faisait arroser à trois pas le visage d'un interlocuteur non prévenu, était pour cela ainsi surnommé) avait bien réussi, lui. Et Dieu sait s'il était d'un intellect moyen! Pourquoi que lui, Jambanlin, qui n'était pas plus cloche qu'un autre, ne réussirait pas?

D'abord, il avait son plan. Il ne l'avait dit à personne, pas même à Porissoire, qui était pourtant un chouette gars, vu qu'il lui passait son tabac car il ne fumait pas. Il l'aurait bien emmené, mais Porissoire, c'était un mou, pas ballot, mais mou. Alors, il préférerait tenter sa chance tout seul.

Donc, son plan était simple : toutes les nuits un train arrivait à l'usine amenant du coke, puis, le soir, il repartait en emmenant le mâchefer jusqu'au Rhin (Aldebert le savait bien vu qu'il avait déjà remplacé des copains malades pour charger le mâchefer). Il n'y avait qu'à aller attendre le train à cinq ou six kilomètres de là, en passant par les bois, à sauter dessus et à se camoufler sous les vieux sacs. En route il trouverait bien le moyen de se tirer!

Tout était prêt, les sacs étaient planqués sous la paillasse. Il n'y avait plus qu'à attendre que les copains et le gardien roupillent. En sautant par la fenêtre on pouvait se

tirer (Jambanlin, qui n'était pas bête, avait remarqué que c'est par là qu'Erika venait rejoindre tous les soirs Bucquemolle le journaliste, l'intellectuel du kommando, et elle était plus grasse que lui, Erika, vu qu'il était comme un hareng. Alors, il passerait bien aussi!).

On avait éteint la lumière. Dans l'air surchargé d'effluves montaient soupirs et ronflements. Aldebert jugea qu'il était temps de se tirer. Sans bruit, il rassembla les sacs et, tenant ses pompes à la main, il s'approcha de la fenêtre. Dans la piaule du Wachemann, pas un bruit. Le K.G. jeta tout son fourmagement et le suivit sans trop de peine.

Alors, dans la sombre nuit, s'éleva un horrible cri. Aldebert était tombé sur le dos de Dudule, le cochon qu'élevait le kommando et qui, profitant de ce que la porte du cabigi où il gîtait était restée entrouverte, prenait le frais. Tremblant d'effroi, le K.G., s'attendant à voir apparaître le Wachemann, n'osait plus faire un geste. Mais seul le grognement du cochon offusqué troublait le silence.

Jambanlin s'en fut, droit devant lui, vers la forêt. Au passage, il buta contre un tas de fumier sur lequel il s'échoua. Habitué à l'odeur, il n'en fut pas gêné et se releva. Sans peine il traversa le village. En passant devant la Braïerie, il pensa avec un soupçon de mélancolie à la poitrine opulente de la bonne, Helena, une Polonoise qui lui avait fait des douceurs. Mais, en homme fort, il chassa cette vision. Et, tout à coup, une affreuse pensée l'envahit : avait-il bien rangé sa balayette et son bâton? La conscience bourrelée de remords, il s'arrêta, prêt à faire demi-tour. Mais là encore, il réagit et, d'un coup d'épaule il rejeta cette pensée et, en même temps, remonta sa musette.

Il eut bientôt dépassé le village et il atteignit la forêt qui se découpait en noir sur le ciel. Comme il l'avait prévu depuis bien longtemps, aucun point de repère ne lui per-

mettait de trouver son chemin. Mais, sans crainte, il tourna à droite, fit cent mètres et se rappela subitement qu'il eut dû tourner à gauche. Non sans peine il revint à la route et parvint à traverser bois dans la direction opposée.

Comme il était pénible d'avancer parmi les arbres! De temps à autre il levait la tête pour voir le ciel, strié par les branches noires. Ainsi, Aldebert marcha, sûr d'atteindre son but, soutenu par une volonté farouche. Et, brutalement, il disparut dans un trou rempli d'eau. Suffoqué, gêné par son barda, il parvint malgré tout, aux prix d'efforts désespérés, à se sortir de cette situation. Il était tombé dans un fossé qu'avait rempli la dernière averse. Le plus terrible c'est que, pour continuer son chemin, il fut obligé de se replonger dans l'eau froide, car il en était sorti du côté où il était tombé.

Enfin, après plusieurs heures de marche harassante, Aldebert aperçut une éclaircie, c'était vraisemblablement la fin de la forêt. Presque en même temps il butta contre quelque chose qui émergeait du sol et, à nouveau, s'échoua. Mais là il poussa un cri de joie, il venait de sentir un rail sous sa main. En examinant bien il en trouva un deuxième. Il était arrivé.

Il ne lui restait plus qu'à attendre le premier train. Il sauterait dans le dernier wagon, et en route pour l'aventure. Le K.G. s'assit au pied d'un arbre et réfléchit. Au bout d'un temps qui lui parut très court un sifflement le réveilla, le train arrivait.

— Ah! bon Dieu, rugit Aldebert. Et, ajustant son paquetage, il s'apprêta à bondir, tel le tigre qui guette sa proie.

Le train crachant, soufflant, s'avavançait à l'allure dangereuse de 15 kilomètres à l'heure. Il semblait lourdement chargé.

C'est vrai que du mâchefer, ça pèse son poids, pensa sentencieusement le K.G. 77340.

Et au moment où le dernier wagon passait à sa hauteur, il bondit. Il tomba sur le crâne et en fut à moitié assommé. Mais il eut encore la force de prendre les sacs et de s'en recouvrir. Douilleusement allongé sur le tas de mâchefer, Jambanlin commença son voyage.

Pendant un temps qui parut long, il roula à une allure qui eut paru lente à un vélocipédiste de 1900. Et brusquement le train s'arrêta. Aldebert n'osait bouger, peut-être s'agissait-il là d'une halte.

Mais tout à coup il entendit des voix. On parlait en français et, stupéfait, il perçut tout à coup son nom.

« Jambanlin, disait la voix, il avait pas l'air comme ça, mais c'était un dur. On aurait jamais cru qu'il aurait fait la valoché. »

Le plus bizarre, c'est que cette voix ressemblait étrangement à celle de Porissoire. Malgré ses craintes, et pour en avoir le cœur net, Aldebert risqua un œil entre les sacs.

Horreur! le train se trouvait dans la cour de l'usine et c'étaient les K.G. du kommando qui déchargeaient le coke.

Comme un éclair, la vérité se fit jour dans l'esprit de Jambanlin. Au lieu de prendre le train descendant, il avait pris le train montant.

Rejetant ses sacs, il apparut brusquement aux yeux de ses copains ahuris.

— Ah ben alors, balbutia Porissoire. D'où que tu viens comme te v'la?

— Merde! lui répondit Aldebert.

Et sans plus s'attendrir, d'un air digne, il s'en fut vers les latrines où l'attendaient sa balayette et son bâton...

Quand je vous disais qu'Aldebert Jambanlin, K.G. 77.340, n'aurait jamais de chance.

A.-P. NOUAÏLE.

(Mooncopyright by Informations Stalag V B and A.-P. Nouaille.)

Parce qu'une évolution démesurée s'est produite à tout point de vue dans la façon de vivre, dans la façon de voir la vie, dans la manière de se comporter vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des autres, dans la façon de penser, de calculer, de méditer, nous ne sommes plus « dans la course ».

La deuxième raison est d'ordre psychologique et, partant, plus inextricable. Non pas que l'on ne puisse la définir, mais bien plutôt que l'analyse en soit assez ardue.

Regardons-nous bien en face : nous ne sommes plus les mêmes. Nous ne sommes plus « nous ». Nous ne sommes plus les vrais « gefangs » que nous étions là-bas. Et j'en connais quelques-uns qui s'en vont de mon avis. Il est bien vrai que nous n'avons plus rien de commun, au point de vue « esprit » s'entend, avec les baladins que nous

étions de l'autre côté du Rhin, et qui faisaient bloc dans un esprit commun, et qui cherchaient à se connaître, et qui s'estimaient, et qui se tendaient si facilement la main. Quel est donc ce quelque chose qui fait que nous ne sommes plus en « civil » ce que nous étions en « trouffion » ? Croyez-vous que nous n'ayions plus à nous servir les coudes vers une victoire commune, croyez-vous que nous n'ayions plus rien à conquérir ?

Croyez-vous que tout soit résolu, que nous puissions nous laisser aller vers une douce béatitude ? Non, mes amis, hélas non ! Il faut lutter de toutes nos forces contre la dispersion. Je sais, et le constate avec peine, c'est difficile. Difficile mais non impossible. Difficile en ce sens que les camarades avec qui nous sommes maintenant en contact ne sont pas ceux avec qui nous avons souffert le même mal.

Et c'est là le gros écueil. Autre stalag, autre esprit. Les Amicales de stalag, forcément trop centralisées, et les Amicales locales, trop dispersées de ce fait que les anciens P.G. qui les composent se sont perdus de vue depuis six ans et souvent davantage. Voilà le mal qu'il faut guérir. Qu'on abolisse ce ridicule esprit de clocher qui subsiste toujours au fond de nous-même, pour ne voir au-dessus de tout, et seulement, que l'union fraternelle de tous les prisonniers français.

Alors peut-être retrouverons-nous ce que nous sommes en train de perdre irrémédiablement et qui faisait notre grande force : l'idéal d'une collectivité vers un même espoir.

Et c'est à chacun de nous qu'il incombe de faire cet effort !

Henri FISSON.

## Le Scandale des Logements

En novembre 1945, pour mettre fin aux réquisitions abusives et aux sous-locations scandaleuses, le Gouvernement fit publier une liste de prioritaires ayant droit à l'attribution des logements vacants ou inoccupés. Les prisonniers étant incorporés dans cette catégorie de privilégiés, ceux qui, parmi nous, cherchaient en vain un appartement ont commencé à espérer. Je suppose que maintenant ils ont compris qu'une fois de plus les Pouvoirs publics les bernaient et se moquaient d'eux.

En effet, si cette loi leur permettait d'avoir la priorité pour l'attribution d'un logement, elle prévoyait également un moyen de rendre cette priorité absolument inefficace.

Il suffit, pour cela, que le propriétaire ou le gérant présente, en même temps que le congé du locataire sortant, l'engagement du candidat qu'il désire voir entrer dans son appartement. Gérants et propriétaires peuvent toujours louer à qui bon leur semble. L'heureux élu n'est que très rarement un ex-prisonnier, car nous n'avons pas les moyens de nous payer des dessous de porte rarement inférieurs à dix mille francs. Je ne parle pas, bien entendu, des engagements anti-datés, sous-locations et autres procédés plus ou moins illégaux. Cer-

tains penseront que j'exagère. A ceux-là je demanderai qu'ils cherchent dans leur entourage les personnes ayant trouvé un logement pendant ces derniers mois et parmi celles-ci qu'ils comptent les prioritaires : ils seront étonnés !

Nous pensions pourtant que cinq années passées entre des barbelés nous auraient donné le droit, à notre retour, de vivre tranquillement une vie familiale. Il faut croire que nous demandions encore trop à l'égoïsme de nos concitoyens. En fait, en dehors des pancartes d'accueil « Bienvenue à nos chers prisonniers », pancartes dont nous commençons seulement à sentir toute l'ironie, rien n'a jamais été fait pour nous. On estime sans doute que notre captivité nous a suffisamment abruti pour que nous puissions nous contenter de vagues promesses ! Devrons-nous passer à l'action pour qu'on cesse de se moquer de nous ? Si cela se produit ce n'est pas nous qui serons responsables des troubles qui en résulteraient. On récolte toujours ce qu'on a semé ! Nous sommes bien décidés à dénoncer et à combattre tous les abus dont nous serons les victimes. Nous avons des droits et nous entendons qu'ils soient respectés. Il est regrettable que nous soyons obligés de le répéter sans cesse.

H. DAUBIGNY.

### DE 1940 A 1944

## LA WALDKASERNE DE WILLINGEN a été un important centre DE LA RÉSISTANCE FRANÇAISE

Voici bientôt un an que vous êtes revenus d'Allemagne, douze mois bientôt que vous avez retrouvé le sol de France, votre foyer, votre famille, vos amis. Parfois, c'est assez fraîchement qu'à votre arrivée vous avez été accueillis. Tant que vous étiez en Allemagne, on ne parlait que de vous. La radio, les journaux, les communiqués officiels vous faisaient les honneurs de l'actualité. Vous étiez, a-t-on dit, les premiers résistants de France. Et puis vous êtes revenus... et, comme un mot d'ordre, le silence s'est fait sur ces millions de prisonniers enfin libérés du joug allemand. Pouvaient-on en effet comparer ces êtres obscurs qu'étaient les prisonniers avec les héros de la Résistance française. Oh ! rassurez-vous, je n'ironise point... je constate seulement, comme vous avez pu le faire vous-même, un fait sur lequel personnellement je ne puis que contrôler : dès la fin de la guerre, tous ceux qui ne pouvaient se targuer, preuves à l'appui, d'avoir été des résistants durent s'effacer et se taire. Il n'entre pas dans mes intentions, loin de là, de critiquer les « résistants » qui, en risquant leur liberté et leur vie, permirent de chasser l'occupant et de libérer notre beau pays. Beaucoup ont été des héros... souvent méconnus, mais dans cet article je voudrais rappeler aux prisonniers d'une part, prouver aux Français d'autre part, que les prisonniers eux aussi furent des résistants, et qu'à ce titre ils ont droit sinon aux honneurs du moins à l'estime de leurs semblables.

Pu-je rappeler ici que notre résistance commença dès 1940. Qui, d'entre vous, ne se souvient de nos grèves dans les kommandos, de nos visites fréquentes et osées chez le médecin ou chez le dentiste, de nos sabotages systématiques dans les usines ou aux champs ? Qui, d'entre vous, n'a, au moins une fois dans sa captivité, écouté la radio anglaise ? Qui n'a colporté avec plaisir les nouvelles plus ou moins fantaisistes annonçant une défaite nazie ? Qui, d'entre vous, mes camarades, n'a essayé au moins une fois de semer le doute, l'affreux doute dans les maudites cervelles de nos gardiens ? N'avons-nous pas, dans nos chambrées, dans nos prisons, chanté notre certitude en la victoire finale française ? Combien de chants n'avons-nous pas composés, depuis l'hymne à de Gaulle (d'un de nos camarades corses), jusqu'aux chants populaires et improvisés (« Ils l'ont dans le cul... »). Combien de camarades ont connu le sinistre « Graudenz » où tant sont morts pour n'avoir pas voulu se plier aux ordres nazis. J'ai connu personnellement trois sous-officiers qui furent condamnés respectivement à 3 ans, 2 ans et demi et 2 ans de Graudenz pour refus de travail. La convention de Genève les autorisait pourtant à ce refus... mais les Allemands tournèrent la difficulté en les condamnant pour refus d'obéissance ; motif d'accusation : avoir refusé d'exécuter l'ordre reçu de travailler.

Voilà quelques-uns des mille visages de la résistance des prisonniers de guerre français. Mais, en plus de cette résistance générale, certains stalags, certains camps, certains kommandos se signalèrent par une résistance parfois obscure mais toujours acharnée et opiniâtre. Ce fut le cas de la Waldkaserne à Willingen, où je fus longtemps chef de chambrée. Pendant deux ans, de 1941 à ma première évacuation de janvier 1943, je me suis en effet occupé de la chambre 13, la chambre de « Heuberg » comme l'appelaient les Allemands. Pendant deux ans j'ai vu passer dans cette pièce des milliers de prisonniers évadés de tous les stalags. Malchanceux, ils avaient été repris et purgés dans les cellules de la Waldkaserne des peines de prison variant de 8 à 21 jours. J'en ai vu de toutes les régions de France : Corses, Bretons, Auvergnats, Parisiens, etc..., de toutes les religions : catholiques, protestants, israélites, libres-penseurs, etc..., de toutes les classes sociales : du paysan ou de l'ouvrier jusqu'aux docteurs, avocats, industriels, etc... Tous, unis comme des frères, n'avaient qu'une pensée : tenter une nouvelle évacuation, revoir la France et ne pas travailler pour les « Chleus ».

Que ceux qui n'ont pas connu la Waldkaserne de Willingen me permettent de leur en faire succinctement la description. La Waldkaserne était en somme un camp

annexe du camp principal de Willingen. Située à une centaine de mètres de ce dernier, la Waldkaserne était un grand bâtiment en pierres ou en maçonnerie qui avait appartenu avant la guerre à « Saba-Radio », importante fabrique d'appareils de bord pour avions et sous-marins. Au début de la guerre, elle avait été réquisitionnée par les « Hitlerjungen » puis fut destinée aux prisonniers. Différents services avaient été rassemblés dans ce bâtiment afin de décongestionner le camp principal qui, vous vous en souvenez sans doute, dut être construit de toutes pièces. Là où ne se trouvaient, en 1940, que des champs, se monta, dès 1941, un camp que je ne qualifierai pas de superbe mais qui s'embellit de jours en jours.

A la Waldkaserne donc se trouvaient jusqu'en 1943 l'infirmerie, les cellules, les chambres des préventivonnaires, la chambre des suspects, la chambre des évadés partant pour le camp disciplinaire de Heuberg. En somme, la Waldkaserne groupait, à Willingen, les meilleurs et les plus audacieux « résistants » prisonniers.

Je dois rendre ici un particulier hommage aux médecins qui venaient chaque jour passer la visite des malades. A une exception près (je ne citerai aucun nom, mais vous connaissez tous ce grand capitaine qui, un beau jour, nous arriva de France), tous ces docteurs aidèrent les prisonniers à tromper les Allemands. Combien de camarades non malades furent pourtant reconnus et échappèrent ainsi à certains kommandos particulièrement durs ou à certaines corvées souvent désagréables. Il suffisait de voir chaque jour la fureur du capitaine allemand « Goetz » ou de son adjoint le sous-officier « Klein » pour comprendre le travail immense accompli par ces médecins. Combien de prisonniers leur doivent également d'avoir été rapatriés comme malades (D.U.) alors qu'ils étaient bien portants. Refusera-t-on à ces camarades dévoués le titre de « résistants » ?

Les suspects formaient un autre groupe de « résistants ». Quelques-uns étaient accusés d'avoir eu des relations avec des civils allemands ou alsaciens, mais un grand nombre avait refusé de travailler, d'autres avaient frappé leur sentinelle ou leur patron civil, un certain nombre enfin était là pour sabotage. Quels que soient les actes d'accusation portés contre eux, tous, à mon avis, étaient des « résistants ». Pendant de longs mois ils restaient enfermés dans leur chambre, refusant de travailler plus longtemps pour les Allemands, sabotant le moral des gardiens chargés de les surveiller. J'en ai vu des centaines condamnés à plusieurs années de « Graudenz » à chanter l'hymne à de Gaulle au moment de leur départ. Ils savaient ce qui les attendait. Ils savaient que beaucoup d'entre eux ne reviendraient pas ou revendraient poitrinaires ou tuberculeux, mais ils chantaient. Certains auraient pu être acquittés par les tribunaux allemands s'ils avaient consenti à trahir quelques camarades prisonniers ou quelques civils alsaciens. Tous ont préféré le bannissement de « Graudenz » à la délation. Refusera-t-on à ces camarades le titre de « résistants » ?

Et j'en arrive à une catégorie de prisonniers qui furent peut-être les plus fiers « résistants », non seulement parmi les prisonniers, mais aussi de tous les Français. Je veux parler ici des évadés. Que leurs évacuations aient été couronnées de succès, qu'ils soient arrivés en France avant la fin de la guerre ou que, malchanceux, ils aient dû attendre dans des camps disciplinaires la fin de la tourmente, tous ceux qui ont tenté « la belle » méritent le titre de « résistants ». Qu'on leur tire le chapeau et qu'on les salue bien bas, car ils ont aidé, dans une certaine mesure, à la victoire finale. Combien de compagnies, de régiments, de divisions même n'ont-ils pas mobilisés le long des frontières en tentant de rejoindre la France. Combien de sentinelles ont dû être employées pour les ramener de la frontière au camp, pour les garder à la Waldkaserne, pour les surveiller à Heuberg ?

Le Stalag V B peut s'enorgueillir d'avoir été le Stalag où les évacuations ont été les plus nombreuses.

### Visiteurs des Hôpitaux

La Commission des Hôpitaux demande des camarades pour visiter les malades dans les différents établissements sanitaires de Paris et de banlieue.

Adresser les noms et adresses à Fernet (Stalag XIII A), délégué général adjoint pour la région parisienne.

### RÉTRO-WALDHO

## LA LIQUEUR PAPILLON

Drame en 4 tableaux et un épilogue

#### 1<sup>er</sup> Tableau

Année 1942. Ce soir c'est Noël. Dans l'hôpital les popotes s'organisent pour le fêter dignement. La permission de festoyer toute la nuit est accordée et les gardiens ne viendront pas troubler par leur présence l'ambiance de cette fête unique. Tout est donc à la paix et la nuit de Noël s'annonce magnifiquement. Soudain, comme une bombe, un nom éclate, perce les murs, renverse les projets, sème la désolation dans les chambres : Stolb ! Stolb est de service pour la nuit de Noël ! Il faut préciser pour ceux qui n'ont pas connu cet oiseau de mauvais augure ce qu'est Stolb. Sous un air bon enfant se dissimule la plus belle canaille que le grand Reich ait produit. C'est un aryen 100 %, S.S. fanatique pour qui tout ce qui n'est pas allemand est race inférieure. De plus, gourmand, rusé et voleur. Bref, un nazi complet.

Aussi, dès la nouvelle connue, la plus grande consternation règne dans les popotes. Et chacun de donner son avis : Stolb viendrait saboter la Messe de Minuit ; Stolb viendrait fouiller dans les chambres, râfler les réchauds si précieux ; Stolb couperait l'électricité, etc., etc... Notre Noël tant attendu sera-t-il saboté ?

#### 2<sup>e</sup> Tableau

La chambre de l'unter-offizier Stolb. Tout est prêt pour passer une joyeuse nuit de Noël. Le poêle bourré à bloc dispense généreusement une bonne chaleur. Sur la table un petit sapin de la Forêt Noire est paré à son sommet d'une photo du grand « Jules ». Le lit a des draps blancs. Notre unter-offizier a téléphoné à sa chère Greta. Elle sera là à minuit et tous les deux, bien au chaud, vont faire un bon réveil que ces « cochons de Français » vont leur offrir.

Sans doute la frontière proche a-t-elle incité beaucoup de camarades à tenter leur chance, mais il leur fallait aussi l'audace, le courage, la témérité et le sang-froid nécessaires à une telle épreuve.

Évadés, mes amis, vous avez droit au titre de « résistants », et si le Gouvernement se fait tirer l'oreille pour vous accorder la médaille des évadés, peut-être est-ce tout simplement parce qu'il songe à vous octroyer la « Croix de la Résistance » !... De toute façon, sachez-le, vous méritez l'une et l'autre.

Dans un prochain article je vous conterai quelques belles évacuations dont j'ai été le témoin ou qui me furent racontées par les innombrables malchanceux qui passèrent quelques jours dans la chambre 13 de la Waldkaserne.

### UN BEAU GESTE

L'oflag VI A a décidé de recevoir dans sa colonie de vacances du château d'Aoste, à Aubergenville, près de Mantas (Seine-et-Oise), les orphelins de nos camarades morts en captivité.

Les Amicales qui désireraient en faire profiter leurs orphelins sont priées d'en fournir la liste avant le 30 avril 1946.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser au Secrétariat général de l'Union.

Car dans un instant il va faire sa tournée d'inspection, chambre par chambre, et la râfle sera fructueuse.

#### 3<sup>e</sup> Tableau

Onze heures du soir. Stolb, sanglé dans son grand uniforme de la Wehrmacht, monte résolument les marches du grand escalier de la Médecine. Son premier but : rendre visite à la popote des médecins où, pense-t-il, doit se dérouler un beau réveil car l'approvisionnement fut sérieux. Il ouvre une porte de chambre : rien ; une autre : rien. Mais à la troisième, pardon ! Sur la table, entourée d'une dizaine de verres, trône, telle une reine, une bouteille aux trois quarts vide. Un coup d'œil aux alentours : personne ! Il entre, s'approche du flacon qui doit contenir dans ses flancs une liqueur généreuse le saisit, enlève le bouchon. Une délicieuse odeur d'alcool synthétique agrémentée d'un parfum subtil monte à ses narines atrophiées par les ersatz. Plus de doute, c'en est ! Et saisissant un verre, l'emplît sans faux-col. C'est la Médecine qui paye ! Et hop ! d'un coup sec à la von Stroheim il vide le verre. Pourquoi le Créateur, lorsqu'il fit l'Homme, n'a-t-il pas mis un garde-barrière à l'entrée du tube digestif ? Cela aurait empêché notre Stolb de suivre avec effroi la marche du liquide dans son for intérieur. Le verre n'était pas posé sur la table que l'estomac criait, je peux dire gueulait sa réprobation, et c'étaient des hoquets à envoyer un être dans l'au-delà. Et le liquide poursuivait sa marche lente, mais inexorable. Stolb est toujours là, immobile, véritable statue du Désespoir. Est-il possible qu'un Aryen blond aille s'affaler sur le parquet alors que... eine, swei..., hart... sen francozen ont bu ce breuvage infect sans subir

de dommage. Le prestige de la Grande Allemagne ne le tolère pas. Allons Stolb, marche arrière ! Et les genoux vissés l'un à l'autre, à petits pas, le voici hors de la chambre. Il saisit la rampe de l'escalier comme un noyé attrape la perche qu'on lui tend. Et, serrant les dents, serrant le poing resté libre, serrant... enfin tout quoi ! de gémissements en convulsions, il arrive à la porte de sortie. Un dernier effort, le voici dehors ! L'air froid le saisit. Surpris, le gros intestin lâche son contenu ! Sur le petit chemin tracé dans la neige c'est une silhouette chancelante qui marche, jambes écartées, laissant derrière elle flotter un parfum qui, je vous le jure, ne sent pas la liqueur...

Enfin voici sa chambre, hâvre de délivrance. La chère grosse Greta est là, toute énamourée, prête à se jeter dans les bras de son interoffizier. Mais la pâleur cadavérique, la face convulsée, l'allure chancelante de son ami la clouent de stupeur. Et cette odeur !!! Mais lui, sûr de n'être pas vu de ces « cochons de Français », abandonne toute résistance et c'est une véritable loque humaine qui s'effondre sur le lit. Quatre jours durant onques ne vit Stolb.

#### 4<sup>e</sup> Tableau

La chambre du crime. Un homme entre rapidement dans la pièce, s'empare de la bouteille qu'il vide soigneusement dans les lavabos, rince les verres et crie à la cantonnade : « Messieurs, que la fête commence ! »

#### Epilogue

Quatre jours après on vit Stolb à la pharmacie de l'hôpital débouchant et flairant tous les flacons. Aucun pourtant n'avait cette suave odeur que possédait la liqueur « Papillon ».

H. PERRON.

## ÉTAT CIVIL

#### DECES

Georges VALADOU a eu un fils, Michel, le 14 mars 1946.

\*\*

L'ancien homme de confiance de la Compagnie de Rottweil THEURET nous annonce la naissance de leur fille Anne-Marie, le 28 mars 1946.

\*\*

Serge GOUIN nous apprend la naissance de sa fille Christiane, le 18 mars 1946.

#### DIVERS

Les camarades PONS-MOUREU et Lucien CHASSAIN, évadés du kommando de Schweningen le 1<sup>er</sup> octobre 1942, recherchent camarades de ce kommando pouvant attester de leur évacuation.

\*\*

Jean-Baptiste DELAMARCHE recherche un camarade qui aurait été déporté dans les derniers temps de la captivité dans le Tyrol.

#### NAISSANCES

Notre camarade Albert LEFRANÇOIS nous annonce la naissance de son fils Jean-Paul, le 4 mars 1946.

\*\*

Hardy CLOTAIRE nous annonce la naissance de sa fille Chantal, le 22 décembre 1945.

# GUEULE EN OR

Conte Inédit de Roger JEANNIOT

L'HIVER était particulièrement froid cette année-là. Jacques qui travaillait dans une petite usine de la Forêt Noire souffrait terriblement de la température, des corvées de neige, sans chaussures potables, il souffrait de ces journées passées à patouer dans cette boue froide qui s'infiltrait dans les chaussures et glaçait les pieds qu'aucune chaussette ne protégeait.

Ce qui lui était le plus pénible, c'était quand, le dimanche matin, le seul jour de repos qu'il avait, il devait se lever pour aller, avec cette sorte de palette en bois, pousser la neige qui, pendant la nuit, s'était accumulée sur les trottoirs.

Le contremaître de l'usine, l'homme à tout faire, une sorte d'hercule aux épaules carrées qui venait avec le sourire aux lèvres le chercher pour aller au travail, comme il l'aurait volontiers étranglé!

Pendant, une grave maladie insuffisamment soignée avait fait obtenir à Jacques un mot du médecin où il était recommandé, pendant quelques temps, de lui réserver un travail pas trop pénible en raison de son état de santé.

Comme Jacques parlait couramment l'allemand et que le magasinier venait d'être mobilisé, Gaiser, l'homme à tout faire, lui confia la garde du magasin.

Le travail était facile. Il consistait à ranger de vieux outils cassés, des rouleaux de fil de fer, et à démolir de vieilles caisses pour faire du feu et alimenter le poêle du vaste hall qui servait de magasin.

Pratiquement c'était le lieu de rendez-vous des ouvriers qui, fatigués de leur labeur sans gloire, venaient griller une cigarette et bavarder un instant, sous le fallacieux prétexte de chercher soit un morceau de fil de fer, soit une planche pour caler un tour, soit un outil quelconque.

Le travail n'était pas pénible et Jacques réussit à s'y accrocher et

à y passer le reste de sa captivité. Il le méritait bien, lui qui, pendant deux ans avait connu le dur travail de la mine et du tunnel!

Quand il faisait bien froid, Gaiser lui rendait visite, non pour surveiller son travail mais pour se chauffer. C'était là le gros avantage d'être contremaître : pendant que les autres travaillaient dehors, lui venait se mettre au coin du feu. Un rhume est si vite attrapé!

Gaiser était le type parfait de l'Allemand; comme tous ses compatriotes il croyait à la victoire finale de l'Allemagne, à l'occupation de l'Amérique et à la colonisation de l'Angleterre.

Malgré les premiers revers que subissait l'armée allemande, il faisait sa propagande nazie, son sourire qui exhalait une odeur de four crématoire laissait apercevoir une rangée de dents en or, ce qui l'avait fait surnommer « Golden Maul », gueule en or...

Et, à longueur de journée, Jacques subissait le reflet de cette mâchoire aurifère qui lui crachait des grands Reich en pleine figure.

Cette obstination rendait Jacques complètement fou. Comment ne pas comprendre qu'un jour ou l'autre le « Pays des Seigneurs » serait écrasé sous le talon des Nations Unies. Il fallait vraiment avoir une cervelle d'Allemand pour ne pas saisir ces choses pourtant si évidentes pour nous autres.

Jacques faisait aussi sa propagande.

Avec les camarades de son kommando il avait mis sur pied un petit plan qui devait faire son effet :

Chaque prisonnier — ils étaient dix dans l'usine — expliquait par geste que dans les pays civilisés (c'est ainsi que les prisonniers appelaient alors les Nations Unies) on mangeait à sa faim et que nous avions de tout, tandis qu'ici... Pieux mensonge!

Les Allemands sont friands de chocolat. Jacques et ses compagnons s'en gavaient sous leurs yeux... ou du moins faisaient semblant, car les prisonniers, eux non plus, n'avaient pas beaucoup de cette précieuse denrée à leur disposition.

Tous les matins, à neuf heures, quelques ouvriers allemands venaient casser la croûte dans le magasin, au coin du feu l'hiver, au soleil pendant les chaudes journées de l'été. Et c'était d'interminables discussions sur le communisme, la politique et la propagande allaient bon train. Jacques sortait de sa poche une barre de chocolat qu'il étalait sur l'établi avec un morceau de pain d'épice et grignotait une minuscule petite croûte de pain noir. Une fois les Allemands repartis à leur travail il remballait chocolat et pain d'épice qui servaient le lendemain à authentifier sa propagande.

Malgré ces preuves, pourtant patentes, l'affreux sourire de Gaiser laissait voir ses dents en or qui crachaient le mensonge.

Jacques en était obsédé de tous jours voir cette mâchoire brillante. Un jour, au cours d'une discussion, il s'écria : « Oh! attends, quand les Français occuperont l'Allemagne, tu devras rendre compte de tes actes! »

Au fur et à mesure qu'on approchait de la fin, la nervosité de l'homme à tout faire augmentait. Craignant peut-être une révolte de ses prisonniers, il se promenait volontiers avec un nerf de bœuf à la main, qu'il faisait tourner et avec lequel il frappait ceux qui, pendant les alertes, s'obstinaient à vouloir rester dehors pour contempler les avions qui passaient.

Jacques, lui, méditait son plan. Non! il ne fallait pas que, dans l'avenir, cette mâchoire puisse manger notre pain ou trouver des excuses à tout le mal que lui,

Gueule en or, avait fait. Jacques mettait au point sa vengeance.

Dans son sommeil il avait d'affreux cauchemars. Il voyait les dents en or qui défilait, formant une armée qui le faisait prisonnier et lui broyait les os. Ou bien chaque dent, en tombant, lui faisait l'effet d'un coup de marteau sur les doigts.

Cependant, les Alliés, lentement, avançaient et l'on espérait déjà que l'hiver passé verrait arriver les premiers chars.

La surveillance, loin de se relâcher, s'était accrue. Les bourreaux sentaient l'heure de l'expiation venue défendaient chèrement leur peau, sachant très bien qu'ils auraient à répondre des traitements qu'ils avaient fait subir aux peuples d'Europe.

Un soir, vers cinq heures, la canonnade se fit entendre, proche. Le crépitements des mitrailleuses était devenu perceptible. Dans la ville, malgré la chaleur de cette belle journée de printemps, une sueur froide coulait dans le dos des habitants qui allaient et venaient comme des fourmis avant l'orage.

A la nuit les ronflements réguliers des chars se firent entendre et, soudain, vers minuit, les balles traceuses zébrèrent le ciel de la petite ville tandis que la canonnade faisait rage. Les obus pleuvaient un peu partout et les balles, en sifflant, traversaient les arbres, les vitres, et venaient se ficher à droite et à gauche.

Les gardiens, depuis deux ou trois jours, avaient disparu et les prisonniers dans le kommando étaient libres. Ordre leur avait été donné de fuir vers le Sud, mais stoïquement ils attendaient, ne pouvant remonter vers le Nord, pour retrouver plus vite leurs libérateurs.

Devant le danger sans cesse croissant les dix prisonniers, deve-

nus prudents à la vue de la liberté, décidèrent de descendre dans une cave voisine. Un avion qui passait lâcha une bombe à moins de cinquante mètres de la baraque. Les carreaux qui, jusque là, avaient résisté, subirent le sort de toutes les vitres...

Mais Jacques, les yeux agrandis par on ne sait quelle fièvre, se redressa et dit simplement : « Au revoir ». Et, sous la mitraille, lentement il s'en alla. Les balles sifflaient si fort que personne ne courut pour l'arrêter...

Il arriva à l'usine où couchait, en qualité de chef des gardes, Gaiser, la Gueule en or. Les portiers avaient fui précipitamment, leurs uniformes gisaient par terre en désordre. Ils avaient abandonné leurs armes. Jacques se saisit d'un revolver et, tranquillement, monta chez Gueule en or. Poliment il frappa à la porte : personne. La peur avait fait disparaître l'Allemand dans l'abri. C'est là que le retrouva Jacques.

La lumière avait été coupée ou bien on avait fait sauter la centrale électrique. A la lueur vacillante des lampes tempête de secours Jacques découvrit Gaiser et, sous la menace de son revolver, le fit sortir, traverser la cour de l'usine et se rendre tout à fait dans le fond, au magasin. Là, sans un mot, à la seule lueur d'une bougie dont les éclatements d'obus faisaient vibrer la flamme, Jacques chercha dans un tiroir, bien caché, une pince qu'il tenait en réserve depuis longtemps et, lâchant son revolver, il bondit sur Gueule en or qu'il terrassa et, alors, saisissant la pince dans sa main, il arracha une à une les dents en or de cette mâchoire qui l'avait tant injurié. Puis, laissant sa victime toute pantelante et sanguinolente, tranquillement, sous la pluie de feu, il alla accueillir les Français qui venaient le délivrer.

Roger JEANNIOT.

## VOYAGES EN ALLEMAGNE

Nous apprenons de source officielle que l'autorisation de déplacement des familles de prisonniers de guerre ou déportés peut être accordée :

1° Pour les visites de tombes dont on connaît l'emplacement avec certitude.

Les intéressés doivent adresser leurs demandes au Secrétariat général pour les Affaires allemandes et autrichiennes, 7, boulevard Haussmann, à Paris, avec pièces justificatives à l'appui.

2° Les visites aux malades anciens déportés ou P.G. admis dans les sanatoria de la Forêt Noire n'ont jamais été interdites.

A la demande du malade, le médecin-chef de l'établissement hospitalier adresse à la famille un télégramme autorisant la visite.

Sur présentation de ce télégramme au préfet de son domicile, la famille (ascendants, compagnie ou enfants) obtient un passeport pour se rendre à Mulhouse, où la Croix-Rouge Française assure le transport jusqu'au sanatorium où se trouve le malade.

## APPEL

à nos Camarades Commerçants

Faites de la publicité dans notre journal.

Cette publicité nous permettra de réduire les frais d'impression, et de continuer à adresser régulièrement notre journal à tous.

Demander tous renseignements au secrétariat de l'Amicale.

## ODOUL

51, R. Bichat, Paris-X<sup>e</sup>  
Tél. : BOT 10-30 (3 lignes groupées)

TOUS

Déménagements  
PARIS - PROVINCE  
ÉTRANGER

SON

Garde-Meubles

en cases séparées,  
agréé par les Tribunaux

Le Gérant : G. PIFFAULT  
Imp. Kossuth. Paris. - Dépôt Légal N° 90

## L'ÉVASION DE FRANÇOIS

Récit d'Évasion par JAN TOINE

LA neige était tombée à gros flocons pendant toute la semaine. Dehors le froid était vif et le thermomètre devait bien marquer trente degrés au-dessous de zéro.

De sa paillasse François voyait par la fenêtre la blancheur immaculée de la nature. La lune répandait une lueur qu'une sorte de buée opaque semblait absorber. Les barbelés que l'on apercevait dans le lointain puaient sous une épaisse couche de givre. Tout ce décor était vraiment féérique et grandiose, seules les forêts de sapins jetaient une note sombre sur la plaine...

Cette nuit c'était dimanche, une nuit comme toutes les autres. Pourtant, dans toutes les villes, dans tous les villages, les Allemands chantaient, riaient, parce que leur armée avait remportée quelque victoire, tandis que lui, François, seul dans sa cellule, songeait à son évasion, à son arrivée à la frontière, à ce gardien stupide qui avait surgi de la nuit.

Maintenant il purgeait sa peine et, tandis que la race des seigneurs était heureuse, lui se morfondait sur son grabat.

François roulait toutes sortes d'idées noires dans sa tête, n'arrivant pas à s'endormir. Quand il parvenait à trouver le sommeil il se réveillait presque aussitôt, en proie à d'affreux cauchemars.

Pourtant, à l'aube, le gardien vint le chercher pour une corvée de charbon. En ce dimanche, on avait désigné les cellulards et ceux qui étaient punis.

Après un léger casse-croûte composé comme à l'ordinaire d'un quart d'un liquide noir que les Allemands désignaient pompeusement sous le nom de café, d'une boule de pain pour huit et d'une cuillerée à dessert de marmelade à la carotte, une demi-douzaine de prisonniers partit du stalag vers la gare.

Avançant lentement à cause de l'épaisse couche de neige qui craquait sous les pas, la longue file arriva une vingtaine de minutes plus tard devant le wagon qu'il fallait décharger.

Six heures durant, travaillant sans arrêt à cause du froid, les vingt tonnes de charbon furent chargées sur des camions.

MANUFACTURE  
DE  
BOIS DE BROSSES

GEORGES  
DELCOMINÈTE  
NIEDERHASLACH

(Bas-Rhin)

Gare URMATT

Téléph. : Niederhaslach 10  
Ch. Postal : Strasbourg 5970

BOIS DE BROSSES  
TOUS MODÈLES — TOURNERIE

Au dernier tour, les prisonniers partirent sur la remorque, à l'exception de François qui resta avec le gardien, lequel devait faire signer des feuilles dans les bureaux.

Ces formalités accomplies, ils rentrèrent en passant par la ville, non pour être agréable à François, mais parce que le gardien voulait acheter des cigarettes.

Arrivé devant le marchand de tabac le gardien entra dans la boutique, laissant François seul sur le trottoir, comme cela se faisait souvent.

Devant un café plein à craquer François se mit à penser à tout ce monde dégustant des gâteaux devant un breuvage chaud qui fumait. A cette époque les Allemands vivaient encore grassement du produit de leurs conquêtes.

A côté se trouvait une maison de laquelle sortaient des cris, des chansons et... une bonne odeur de rôti.

Comment! A lui François, tous ces plaisirs étaient défendus parce qu'il était prisonnier!

Parce qu'il avait échoué dans une évasion, il ne pourrait même pas partager avec ses camarades le modeste repas du dimanche qui avait été préparé grâce aux colis de la Croix-Rouge!

A cette idée, le tempérament volontiers frondeur de François se révolta. Non, c'était impossible! François voulait aussi, comme tous ces Allemands, vivre sa vie. Lui aussi voulait rire et chanter. Lui aussi voulait manger. Lui aussi voulait être entraîné dans la ronde infernale des vins fins, des vrais repas, des monstrueuses mangeailles d'autrefois. Pour cela il n'y avait qu'une solution : s'évader, rentrer chez lui.

Le gardien ne revenait pas. Sa décision fut vite prise : François entra soudain dans un couloir, revêtit prestement ses bleus de travail qu'il avait sous le bras et, ainsi déguisé en civil, il s'éloigna. Le train partait dans dix minutes. En montant à contrevoile il y avait peu de risques...

Quelques minutes plus tard il était doucement bercé par le ronronnement du train, dans un compartiment de troisième classe.

A Strasbourg il changerait et prendrait le rapide de Paris. Il connaissait les horaires par cœur, depuis si longtemps qu'il les étudiait!

Le plus difficile fut le passage de la frontière, avec la visite des douaniers allemands, mais, à cette heure-là — il était près de minuit — tous levaient leurs verres à la santé de Bacchus. Si bien que c'est en titubant qu'ils passèrent l'inspection entre une bouteille de cognac et une bouteille de champagne.

François s'était fait bien petit et, sous la banquette, il n'était guère rassuré, mais tout se passa bien et il ne fut pas découvert. Le train repartit en direction de Paris...

A l'entrée de la gare de l'Est il y avait des travaux; le convoi ralentit et François en profita pour sauter du train en marche et disparaître dans la nuit.

Ouf! Dans une heure il serait chez lui, il retrouverait enfin sa petite maison de banlieue.

Sur la route il courait, tant il avait hâte d'arriver.

Il voyait déjà sa maison, sa femme qu'il surprendrait au lit... Quelle bonne surprise!

Sortant ses clefs pour ne pas perdre de temps, il s'apprêta à ouvrir la porte... Lorsque, tout à coup, au bruit des clefs, la porte s'ouvrit toute grande :

— Aufstehen! Le gardien vert-de-gris allumait la lumière. Debout! C'est l'heure d'aller au travail!

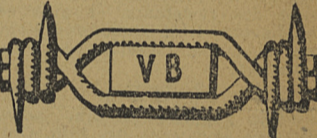
François se réveilla en sursaut, en frottant les yeux.

Il était toujours dans sa cellule. Le jour s'était levé et l'Allemand attendait...

Quoi? Sa petite maison, ce n'était qu'un rêve. Un mauvais rêve et lui, François, était toujours là, en plein cœur de la Forêt Noire...

Dehors le vent sifflait. Il faisait froid et la neige s'étendait à perte de vue. Seules les forêts de sapins jetaient une note sombre sur la plaine...

## INSIGNE DES ANCIENS K G DU VB



Nous mettons en vente au prix de 25 francs l'insigne officiel de l'Amicale du V B.

Portez-le pour vous reconnaître! Il est à votre disposition au Secrétariat de l'Amicale ou peut vous être adressé à domicile contre remboursement.

Nos camarades de province peuvent, afin de réduire les frais d'expédition, se grouper et s'adresser aux délégués départementaux.

## BULLETIN D'ADHÉSION à l'Amicale des Anciens Prisonniers de Guerre du Stalag VB

Je, soussigné, déclare vouloir adhérer à l'Amicale des Anciens Prisonniers de Guerre du Stalag VB, après avoir pris connaissance des statuts.

Nom ..... Prénoms .....

Profession .....

Date de naissance .....

Situation de famille .....

Immatriculé au stalag VB sous le n° .....

N° du dernier kommando du stalag VB .....

Rapatrié depuis le .....

Date et signature : .....

ADRESSE .....

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe, ce bulletin à l'AMICALE DU V B, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, PARIS (9<sup>e</sup>). Et n'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 100 francs, par mandat ou virement à notre Compte chèques postal PARIS 4.641.48.